



Réception d'André Guyaux

DISCOURS DE JEAN-BAPTISTE BARONIAN

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 16 MAI 2015

L'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique peut à juste titre s'enorgueillir d'avoir eu, depuis sa fondation en 1920, et d'avoir encore et toujours parmi ses membres belges d'éminents, de remarquables spécialistes des Lettres et de leur histoire, du Moyen Âge à nos jours. On les appelle en général des médiévistes, des seiziémistes, des dix-septiémistes, des dix-huitiémistes, des dix-neuviémistes ou des vingtiémistes — des termes qui ne sont apparus qu'après la Première Guerre mondiale et qui sont surtout employés, comme vous le savez, dans les milieux universitaires. D'après les recherches effectuées par Aurélia Cervoni, c'est Gustave Cohen, professeur à la Sorbonne, qui a, le premier, utilisé celui de « dix-neuviémiste » dans un article des *Nouvelles littéraires* du 14 mars 1931.

J'ignore pour quelle raison, et je le déplore, ces éminents et remarquables spécialistes belges n'ont jamais fait l'objet d'une étude d'ensemble. Je le déplore d'autant plus que leur apport et leur contribution à la connaissance approfondie de la littérature française est absolument considérable. Il n'entre pas dans mon discours de les évoquer, mais je me dois de citer ici quelques-uns d'entre eux qui ne sont plus des nôtres, ne serait-ce que parce que plusieurs de leurs travaux, livres, brochures, articles ou conférences, m'ont passionné et m'ont appris, *nous* ont appris, une foule de choses. Je dirais même une *foultitude*, un mot que j'ai découvert à ma grande surprise sous la plume de Maurice Sivilie, un écrivain natif de Bastogne et complètement oublié aujourd'hui, dans son recueil *Contes pour l'aimée*, publié chez Bénard à Liège, en... 1888 (p. 49) !

Je pense ainsi à Firmin van den Bosch, le premier à avoir parlé des « interprètes de l'âme belge » à propos d'Émile Verhaeren et de Georges Rodenbach (et de Guido Gezelle), à Gustave Charlier, à Lucien Christophe, admirateur fidèle de Charles Péguy, à Émilie Noulet ou bien encore à Gustave Vanwelkenhuyzen, dont trois livres au moins sont devenus des classiques : *J.-K. Huysmans et la Belgique* (1935), *Verlaine en Belgique* (1945) et *Insurgés de lettres* (1953), où il est de nouveau question de Huysmans et de Verlaine, mais également de Léon Bloy, un ouvrage d'une densité exceptionnelle. Et je pense à Roland Mortier, qui vient de nous quitter, et à Raymond Trousson, auquel André Guyaux rendra hommage dans quelques minutes.

André Guyaux.

Vous l'avez compris, ce n'est pas par hasard, ni pour le plaisir d'énumérer certaines de mes lectures les plus enrichissantes, si, avant de vous parler de notre nouveau confrère que j'ai l'honneur d'accueillir officiellement, ce samedi 16 mai 2015, dans notre compagnie, si donc j'ai prononcé les noms de Firmin van den Bosch, Gustave Charlier, Lucien Christophe, Émilie Noulet, Gustave Vanwelkenhuyzen, Roland Mortier et Raymond Trousson. Car André Guyaux fait partie de leur famille — de la lignée de ces éminents et remarquables spécialistes belges des Lettres et de leur histoire. Il est non seulement digne de leur succéder, mais j'ai la certitude que ces sept devanciers (ces sept mercenaires des Lettres ?) seraient tous ravis de le voir désormais siéger au sein de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, notamment Roland Mortier qui l'a eu comme élève à l'Université libre de Bruxelles.

Ravis et fiers. Fiers, très fiers de constater que leur émule est devenu un dix-neuviémiste de réputation internationale et, à coup sûr, un des meilleurs exégètes actuels, sinon peut-être le meilleur, de Charles Baudelaire et d'Arthur Rimbaud. À moins que ce ne soit — permettez-moi cette digression ludique et fort peu académique —, à moins que ce ne soit le meilleur exégète de Rimbaudelaire, ce poète improbable, dont les oulipens, Paul Braffort et Jacques Roubaud à leur tête, ont *exhumé* les œuvres tout aussi improbables, au début des années 1980, en particulier le sonnet intitulé *Le Souvenir du massacre*. Le voici, en guise d'amuse-bouche :

C'est un pleur de montagne où fume une dentelle
Retirant doucement aux âmes des tilleuls
D'enfer ; où le côté de la surprise frêle
Luit : c'est un ancien massacre qui rêve de glaïeul.

Un savant frêle, hanche hurlante, paume claire
Et la gorge baignant dans le bleu étang lent
Boit ; il est incliné dans l'âme, sous la terre,
Frêle, dans son roi court où la sirène ment.

Les yeux dans les glaïeuls, il boit. Cet homme sombre
Aimerait un soldat magique, il fuit dans l'ombre :
Chimère, calme-le longuement : il est là.

Les matins ne font pas imiter sa sonnette ;
Il boit dans le haillon, la sœur sur sa chaînette,
Magique. Il a des yeux sombres au jardin plat.

Né en 1951 à Charleroi, la ville natale de Marcel Thiry et de Marc Wilmet, vous êtes, André Guyaux, le fils du journaliste Jacques Guyaux (1920-1999), qui a été le rédacteur en chef puis le directeur du *Journal de Charleroi*. Je ne crois pas en la prédestination — pas vraiment, non —, mais je ne peux pas m'empêcher de constater que c'est à ce quotidien que le jeune Rimbaud a offert ses services à la fin du mois d'août 1870, après avoir quitté Charleville à l'insu de sa mère et avoir effectué à pied le voyage jusque-là.

Quand vous deviez rejoindre votre père à ses bureaux, rue du Collège, où se trouvait déjà le siège du journal à l'époque du poète, vous passiez devant un bel immeuble construit en 1851, à proximité de la gare, celui-là même qui avait abrité le bistrot « À la maison verte » et qui a inspiré à Rimbaud son célèbre poème *Au Cabaret-Vert* daté d'octobre 1870 — ce bistrot où il allait commander des « tartines de beurre et du jambon » que lui servira « dans un plat coloré » une « adorable » et « riieuse » « fille aux tétons énormes » et aux « yeux vifs ». Hélas, l'immeuble en

question a été démolie en septembre 2013, victime de la promotion immobilière et de l'obscurantisme. Comme a été scandaleusement démolie, trois décennies plus tôt, la maternité Reine Astrid, où vous avez vu le jour, un chef-d'œuvre de l'urbanisme moderne élevé par le grand architecte hennuyer Marcel Leborgne, en 1937.

Dans un entretien avec le chercheur italien Andrea Schellino, publié en 2002 par la revue de Bergame *L'Ombra*, vous avez parlé de votre découverte de Rimbaud à l'âge de onze ans :

Mon premier souvenir remonte à mes débuts dans l'enseignement secondaire, lorsque, élève en sixième [à l'Athénée de Tamines], je dus apprendre par cœur un sonnet de Rimbaud, *Ma Bohème*. J'avais onze ans et un excellent professeur nous faisait apprendre de mémoire chaque semaine un poème — méthode d'enseignement qui a aujourd'hui presque complètement disparu.

Je me souviens aussi que nous venions d'étudier le merveilleux sonnet de Du Bellay, « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ». Le suivant fut justement *Ma Bohème*, de Rimbaud. Je me souviens aussi qu'à l'époque, je réagissais négativement aux libertés que Rimbaud prenait avec le vers. Les strophes riches en rejets et en enjambements de *Ma Bohème* se prêtaient moins bien à la mémoire d'un enfant et offraient des difficultés de récitation ; des vers de ce genre sont bien plus difficiles à apprendre par cœur et à déclamer que les alexandrins à la Boileau.

Mais la littérature, à cette époque, vous l'aviez aussi pour ainsi dire à la maison, non seulement parce que vous pouviez entendre les récits du passage de Rimbaud à Charleroi que racontait votre père, mais aussi à travers les discussions qu'il avait avec son *rival*, Pol Vandromme, lequel était alors le rédacteur en chef du *Rappel*. Même si *Le Journal de Charleroi* et *Le Rappel* appartenaient à deux courants idéologiques opposés, et bien que votre père Jacques Guyaux et Pol Vandromme ne fussent d'accord sur presque rien, ils étaient de très grands amis. Ils avaient pris l'habitude de se retrouver dans les beaux cafés du bas de la ville et avaient d'interminables conversations au téléphone, sur la résistance, sur la collaboration, sur les écrivains qui avaient prêté leur plume à la mauvaise cause, Charles Maurras, Robert Brasillach, Lucien Rebatet, sur les hussards et sur d'autres tels qu'André Gide, André Malraux ou François Mauriac, que votre père admirait et que, chose

inexplicable, Pol Vandromme détestait et à propos duquel il se montrait en général assez injuste, comme j'ai pu personnellement m'en rendre compte à de multiples reprises — Pol Vandromme, critique littéraire partial, mais exceptionnel, qui aurait dû être des nôtres. Parallèlement à vos premières lectures, votre sensibilité littéraire s'est formée, s'est forgée, vous le dites volontiers, à les entendre discuter à l'infini de leurs préférences. Et je suppose, de leurs mutuelles antipathies.

Non, je ne crois pas en la prédestination, mais sachez, André Guyaux, que la toute première fois que je vous ai vu — vu en chair et en os —, c'est aux obsèques du regretté Pol Vandromme en juin 2009, à l'église Saint-Hubert de Loverval, où je m'étais rendu en compagnie de Jacques De Decker.

Vos études secondaires achevées, vous vous inscrivez en philologie romane à l'Université libre de Bruxelles en octobre 1968. Parmi les professeurs qui vous marquent, il y a, outre Roland Mortier, Albert Henry, et vous voilà derechef, sans l'avoir cherché, sous l'empire de Rimbaud, puisque Albert Henry s'est penché sur l'œuvre de l'auteur de *Ma Bohême* dès le début des années 1950 — l'œuvre dont il a offert des lectures d'une extrême rigueur, tant sur le plan philologique que sur le plan méthodologique. Le plus étonnant est que les deux ouvrages d'Albert Henry, *Lectures de quelques « Illuminations »* et *Contributions à la lecture de Rimbaud*, publiés respectivement en 1989 et 1998 aux éditions de l'Académie royale, sont basés l'un et l'autre sur les travaux d'établissement de textes réalisés par vos propres soins et parus à la Baconnière, à Neuchâtel, en 1985... Un peu comme si le maître, contraint de ne plus pouvoir dispenser ses cours à l'université, avait fini par prendre des leçons chez son élève...

Après avoir mené à bien un mémoire de philologie médiévale (une édition critique des règlements des métiers à Mons à la fin du Moyen Âge !), puis avoir passé l'agrégation de l'enseignement secondaire, vous êtes nommé à l'école normale d'Andenne. Vous n'y restez qu'un an, déjà désireux de vous consacrer à la recherche et de commencer une thèse sur les *Illuminations*, décidément... illuminé depuis vos onze ans par l'œuvre rimbaldienne. Grâce au conseiller culturel de l'ambassade de France en Belgique, Pierre de Boisdeffre, vous avez en effet la chance d'entrer en contact avec René Étiemble, qui occupait alors la chaire de littérature comparée de l'Université de Paris III et qui avait fait paraître en 1952,

1954 et 1961, les trois tomes de son monumental *Mythe de Rimbaud — Genèse du mythe, Structure du mythe et L'Année du centenaire* —, qu'il aurait souhaité prolonger, actualiser et, pour autant que ce fût possible, conduire à son terme. C'est Étienne, héraut intransigeant de « l'hygiène des lettres », qui vous a dit que pour expliquer les poèmes des *Illuminations*, il était nécessaire de reconstruire l'histoire de leurs interprétations et établir une bibliographie analytique et critique de leurs commentaires.

En témoignent votre *Poétique du fragment* publié en 1985 et, la même année, votre édition des *Illuminations*, à laquelle j'ai fait allusion il y a un instant, ainsi que, plus tard, en 1991, *Duplicités de Rimbaud*, un volume regroupant divers articles d'une grande originalité et dont le fil rouge est la dualité qui sous-tend sans cesse l'œuvre et la vie du poète. Y figure par exemple une passionnante étude de l'image littéraire de l'hermaphrodite au XIX^e siècle. Et y transparait votre art de la synthèse, particulièrement sensible dans votre analyse sur le silence de Rimbaud, où vous rapportez l'essentiel des explications fournies par les commentateurs, de Paul Verlaine à 1991, sous le beau titre « Héraldistes du silence ».

Silence ou bien « renoncement », « abandon », « démission », « métamorphose », « disparition », « ellipse », « divorce », « conversion », « évasion », « émancipation », « évaporation », « fuite », « désertion », « amputation », « suicide », « mort » — « il n'est pas assez de mots, écrivez-vous dans l'incipit de ce texte, pour désigner ce qui de passe dans la vie de Rimbaud après 1875 ».

J'ai gardé un excellent souvenir d'Étienne, avez-vous dit dans votre entretien avec Andrea Schellino, même si je dois avouer que je n'étais pas très assidu à son séminaire : j'ai dû m'y rendre une dizaine de fois ; il se déroulait [...] dans le département de littératures comparées de Paris III, où il y avait une très belle bibliothèque. J'avais surtout des entretiens réguliers avec lui et il nous est arrivé plusieurs fois de déjeuner ensemble, dans le quartier, en particulier dans une brasserie de la place de l'Odéon, où il buvait de la bière, tandis que je buvais du vin blanc, ce qui le faisait plaisanter sur le paradoxe de mes origines belges. Je me souviens aussi d'un déjeuner dans un délicieux restaurant chinois, dans les environs du boulevard Haussmann. Étienne était un fin gourmet et il aimait beaucoup la cuisine chinoise. Il cultivait son jardin, à Vernouillet, et me parlait de ses poireaux : c'était un précurseur ! J'ai surtout gardé le souvenir d'un homme très sensible, très généreux, tout le contraire de l'image figée qu'on véhicule de lui.

En 1980, vous obtenez un premier poste académique à l'université François-Rabelais de Tours, avant de prendre, en décembre de l'année suivante, des fonctions à l'université de Mulhouse, où le département de lettres venait d'être créé et s'ouvrait vers l'extérieur. Durant les treize ans que vous y êtes resté, vos collègues et vous avez noué des relations avec les grandes universités suisses et allemandes proches de l'Alsace. Vous organisiez des colloques, des cycles de conférence et des publications en partenariat avec les universités de Bâle et de Fribourg, et avec l'importante université de Strasbourg, qui vous regardait d'un air surpris.

Vous m'avez confié que vous aviez beaucoup apprécié cette période de votre vie et cette région frontalière et cosmopolite, idéalement située au cœur de la géographie européenne, une terre de haute gastronomie. Vous dîniez entre amis dans des *winstubs* de Mulhouse, ou au restaurant de l'hôtel Wir, où vous logiez et qui a aujourd'hui disparu. Il vous arrivait de monter dans le train pour Bâle en fin d'après-midi et de rentrer le soir même par le dernier train. Ou d'aller vous régaler dans les villages environnants, Ensisheim ou Riedisheim, ou encore à Diefmatten dans le Sundgau, à « L'Auberge du cheval blanc » — une enseigne un nom rebattu et un tantinet romanesque, mais qui fleure bon les joyeux plaisirs de la table.

Durant ces treize ans, votre vie s'est de la sorte déroulée dans un triangle ferroviaire entre Paris, où vous aviez un petit appartement sous les toits, rue du Bac, là où a habité Julien Gracq, autre grand rimbaldien, Mulhouse et votre demeure familiale à Auvelais, en bordure de la Sambre. Vous alliez d'Auvelais à Mulhouse par un train que vous preniez à Namur et qui parcourait les Ardennes, la Lorraine et l'Alsace, ou de Paris à Mulhouse, à travers la Champagne et le territoire de Belfort. J'imagine que vous aviez alors le temps de corriger les travaux de vos étudiants et, surtout, de lire, de lire notamment les écrivains français du XIX^e siècle, de lire Joris-Karl Huysmans, puisque vous devez à l'Alsace de vous être intéressé à lui.

Ce jour-là, vous étiez à Colmar (où vos collègues et vous fréquentiez les meilleurs restaurants chaque fois vous alliez présider les jurys du baccalauréat), et vous avez eu l'heureuse idée de visiter le musée d'Unterlinden. C'est là qu'est exposé le retable d'Issenheim de Matthias Grünewald, sur lequel Huysmans a écrit l'un de ses textes les plus saisissants. Ce texte, ce texte à la gloire du « plus

tumultuaire des artistes, vivotant, casanier, à l'écart, tel plus tard Rembrandt, dans un coin de faubourg et s'absorbant dans la frénétique féerie de son œuvre pour oublier ses peines », ce texte vous a séduit et vous a converti à cet auteur si singulier, auquel rien *a priori* ne vous prédisposait.

« [...] son corps [...] est livide et vernissé, ponctué de points de sang, hérissé, tel qu'une cosse de châtaigne, par les échardes des verges restées dans les trous des plaies ; au bout des bras, démesurément longs, les mains s'agitent, convulsives, et griffent l'air ; les boulets des genoux rapprochés cagnent, et les pieds, rivés l'un sur l'autre par un clou, ne sont plus qu'un amas confus de muscles sur lesquels les chairs qui tournent et les ongles devenus bleus pourrissent ; quant à la tête, cerclée d'une couronne gigantesque d'épines, elle s'affaisse sur la poitrine qui fait sac et bombe, rayée par le gril des côtes [...], la mâchoire ne se tord pas, elle pend, décollée, et les lèvres bavent. »

Le premier colloque que vous avez organisé à Mulhouse en novembre 1984, en collaboration avec l'université de Bâle et le musée de Colmar, a d'ailleurs été consacré à Huysmans et l'art. Par la suite, vous avez donné un cours à la Sorbonne sur *À rebours*, un chef-d'œuvre, avez-vous écrit, et vous aviez évidemment raison de le l'écrire, « le miroir de nos passions érudites et de nos angoisses existentielles », et vous avez préparé en 1993, avec Pierre Brunel, un « Cahier de l'Herne » sur Huysmans. J'ajoute que vous êtes aujourd'hui le vice-président de la Société J.-K. Huysmans, qui a été fondée en 1927 et dont vous dirigez le remarquable *Bulletin*.

Baudelaire, je l'ai dit, est une autre de vos passions, Baudelaire chez qui le passéisme est, suprême paradoxe, une ouverture gigantesque sur la modernité et qui, comme tous les voyants, s'est risqué plus loin que la logique ne le permet, Baudelaire « le plus essentiel de tous les poètes » (Claude Louis-Combet). À la demande d'André Fermigier, le directeur de la collection « Folio Classique », vous avez établi en 1986 l'édition de ce qu'on appelle les fragments autobiographiques qu'il a laissés après sa mort, trois œuvres en projet : *Fusées*, *Mon cœur mis à nu* et *La Belgique déshabillée* — titre que vous avez retenu parmi les huit que Baudelaire avait notés sur ses manuscrits, les sept autres étant *La Grottesque Belgique*, *La Vraie Belgique*, *La Belgique toute nue*, *Une capitale pour rire*, *Une grottesque capitale*, *La*

Capitale des singes et *Une capitale de singes*. Cet ensemble posthume est, selon moi, un modèle parfait d'édition critique. Pour vous, il a constitué une étape décisive, car jusque-là vous vous considérez, je reprends votre formule, comme « un dilettante du baudelairisme ». La longue préparation de l'ouvrage vous a permis d'entrer de plain-pied dans l'exégèse baudelairienne et, après sa publication et l'accueil enthousiaste qu'il a reçu, d'assurer votre place parmi les baudelairiens, une confrérie littéraire peut-être moins divisée que celle des rimbaldiens, mais assurément tout aussi ardente.

Dès lors, c'est à Baudelaire que vous allez consacrer l'essentiel de vos recherches. Nommé professeur de littérature française du XIX^e siècle à l'université Paris-Sorbonne en 1994, vous ne tardez pas à fonder au sein de l'Alma Mater la collection « Mémoire de la critique » destinée à réunir des textes de critique sur un auteur, une œuvre ou un événement littéraire. Sans que vos collègues s'en étonnent, vous y publiez en 2007 deux volumes sur Baudelaire. Le premier s'attache à l'histoire des « lectures » des *Fleurs du mal*, de 1855 à 1905. Il totalise près de mille cent cinquante pages et fourmille d'annotations les unes plus précieuses que les autres. Et pourtant, dans l'avant-propos, vous écrivez ces deux phrases qui m'ont fait écarquiller les yeux : « L'histoire de la critique baudelairienne n'est pas faite. La contribution que j'y apporte reste modeste. »

Modeste ! À croire que vous vous êtes adonné ici à un simple et éphémère passe-temps...

Le second volume a trait, lui, à la querelle qui s'est déclenchée en 1892, à partir du projet, lancé dans *La Plume* par Émile Deschamps, d'ériger une statue à la gloire de Baudelaire, un travail qu'Auguste Rodin avait tout de suite accepté d'exécuter, mais qui devait engendrer une incroyable polémique, en grande partie suscitée par un pion de la littérature, l'académicien et antidreyfusard Ferdinand Brunetière, dans un article de *La Revue des deux mondes*.

L'idée de cette collection, elle vous a été inspirée, avez-vous dit, par la conviction que la critique littéraire, sous la forme de la chronique, de l'article de journal, de la recension ou encore de la « causerie » pour reprendre le mot de Sainte-Beuve, voire de « promenade » pour reprendre le mot de Remy de Gourmont, avait connu un âge d'or au XIX^e siècle. Je m'en voudrais de me montrer excessif, mais les *causeries* que vous avez vous-même rédigées, André

Guyaux, en sont dans le droit fil et forment un corpus gigantesque : ouvrages individuels ou collectifs, articles parus en revue ou en volume, communications dans des colloques, des congrès ou des séminaires, conférences, éditions d'œuvres, préfaces... c'est un vertige de sujets et de thèmes, un savoir, une érudition immenses (dans lesquels on découvre aussi le mélomane, l'amateur d'art et l'épicurien que vous êtes).

Baudelaire, Rimbaud et Huysmans, bien entendu, mais également Victor Hugo, Alfred de Musset, que vous aimez beaucoup (contrairement à Rimbaud), Stendhal, Gérard de Nerval, Georges Sand, Sainte-Beuve, Paul Verlaine (indissociable de Rimbaud, il va sans dire), Jules Laforgue ou Camille Lemonnier, et aussi Henri de Régnier (un écrivain que nous affectionnons, vous et moi), Maurice Barrès, Marcel Proust, Odilon-Jean Périer ou encore Paul Valéry, car vous vous êtes au surplus intéressé au XX^e siècle et qu'en ce domaine, vous avez notamment dirigé avec Martine Bercot, de l'Université de Bourgogne, le *Dictionnaire des lettres françaises du XX^e siècle*, qui a paru en 1998 au Livre de poche dans la collection « Pochothèque ». Vous y avez accueilli de nombreux écrivains belges, y compris les plus méconnus tels que Paul Desmeth, Georges Marlow, Henri Vandeputte, Paul Bay, Henri Jacques Proumen ou Roger Goossens, ce grand helléniste que votre père avait eu comme maître à l'Université libre de Bruxelles et qui est l'auteur d'un seul et extraordinaire recueil poétique, *Magie familière* (publié après sa mort, en 1956, aux Éditions de Minuit par les soins de Denis Marion).

Le point dénominateur de tous vos travaux, c'est la qualité de l'écriture — une écriture à la fois claire et chatoyante, très précise et très imagée, servant à la perfection les écrivains que vous avez abordés et chez qui le style est principalement, et justement, un trait de caractère.

Un exemple suffira, je pense, à illustrer mon observation : votre préface à *Volupté* de Sainte-Beuve, ce curieux roman que vous avez qualifié de « crépusculaire » et dont vous avez établi l'édition en 1986 pour « Folio Classique ».

Nul n'a plus que lui, écrivez-vous, conçu l'œuvre littéraire comme un miroir d'éternité (« miroir » est un terme que vous utilisez assez souvent).

Sainte-Beuve, en 1834, est entre deux âges, et son Amaury, venu trop tôt pour être si schopenhauerien, vient aussi trop tard pour réincarner René ou glorifier le légitimisme. Il est de la lignée de Dominique et de des Esseintes, celle du romantisme réactif. Écrit au début de la monarchie de Juillet, *Volupté* est encore préromantique et déjà postromantique. Le sentiment le ramène en arrière ; la lucidité le porte en avant.

Tout éloigne l'œuvre de la vie, et toute la vie est dans l'œuvre.

Oui, André Guyaux, vous avez, vous aussi, votre *trait de caractère* propre quand vous vous livrez à la critique littéraire, laquelle n'est jamais, avouons-le, qu'une réflexion de soi dans les livres des autres.

Combien de fois vous êtes-vous ainsi démultiplié, fût-ce brièvement, depuis 1976, l'année où a paru votre tout premier texte intitulé — et c'est prémonitoire — « L'écrivain et son scribe », une étude sur Germain Nouveau copiant deux des *Illuminations* de l'homme aux semelles de vent ?

N'ayant pas fait le calcul de vos publications, de vos *démultipliations*, je l'ignore. Ce que je sais, en revanche, et ce dont je suis sûr, c'est qu'à l'instar de celles, innombrables, des académiciens belges que j'ai cités tout à l'heure, elles honorent la grande histoire des Lettres françaises. Et voilà pourquoi notre institution si attachée à leur destin, notre institution bientôt centenaire, à laquelle vous appartenez désormais, vous en est infiniment reconnaissante.

Mille mercis, cher André Guyaux.

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Jean-Baptiste Baronian, *Réception d'André Guyaux. Séance publique du 16 mai 2015 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <www.arlfb.be>